

FAR EAST

« Aujourd'hui, jour de marché. » Le sergent Pierre reposa son porte-plume et reboucha soigneusement le petit flacon d'encre ; il allait bientôt en manquer, un comble pour un poste érigé au pied de la Chine songea-t-il. Il laissa son journal de marche ouvert sur cette ligne, boucla autour de sa taille un ceinturon de toile TAPⁱ auquel étaient accrochés un poignard USM3 et un pistolet Colt .45, souvenir des paras US. Ce pistolet, legs de la seconde guerre mondiale dans une armée de pauvres en Indochine, il l'avait perçu rouillé, « tirant dans les coins ». Disposant de beaucoup de temps, il l'avait démonté, nettoyé, poncé, huilé et graissé ; et surtout il s'était exercé avec. Il disposait dans le poste de milliers de cartouches de 11,43mm, le pistolet-mitrailleur Thomson M1A1 de dotation partageant cette même cartouche de .45 ACPⁱⁱ avec le pistolet ; mais il avait vite relégué le PMⁱⁱⁱ à la défense, arme et munitions étant beaucoup trop lourds pour crapahuter. Le pistolet en revanche c'était à la fois une arme imposante, de prestige, et qu'on pouvait oublier, aussi bien en allant aux feuillées que lors des nombreuses occasions où il ne voulait pas se charger de sa carabine US^{iv}, pourtant maniable et légère. Lors du jour de marché hebdomadaire justement, il se devait d'arpenter la place, de se faire voir, mais sans trimballer une arme de guerre. Quittant le bâtiment qui était à la fois sa chambre avec sa planche en bois de teck qui servait de lit, son bureau et le cœur opérationnel du poste, il franchit la place du rapport dont le mât supportait le drapeau tricolore, son garde du corps Xob (« foudre », car il était né un jour de foudre, mais ce nom lui allait comme un gant) toujours silencieux mais aux aguets, sur ses talons. Il était important de s'assurer que le marché ne soit pas l'occasion d'une infiltration par les irréguliers du Viêt Nam Dôc Lap Đông Minh Hôi (ligue pour l'indépendance du Viêt Nam), ou plus simplement le Viet Mihn (VM). Les attaques étaient toujours nocturnes, entre le coucher du soleil -voire le lever de la lune- et l'aube, mais un attentat ou une action suicide symbolique restaient possibles ; négliger un risque, même seulement potentiel, c'était mourir à plus ou moins longue échéance dans ce contexte, et il ne s'autorisait jamais le moindre relâchement concernant la sécurité immédiate, ni la sécurité rapprochée du poste. Il alla directement vers la mitrailleuse du poste, une vieille Reibel MAC 31. Les sentinelles avaient dormi, comme d'habitude, mais comme d'habitude aussi leurs compagnes avaient passé la nuit à guetter à leurs côtés. Le Sergent connaissait les règles impératives du commandement d'une telle troupe, respecter les familles, appeler chaque homme par son nom, et ne jamais leur faire perdre la face publiquement ni écorner leur position devant leurs femmes ; il ne fit pas de commentaires, mais demanda où était le chef de pièce. Le Caporal Ly Foung s'investissait dans l'entretien consciencieux de la vieille mécanique, nettoyant avec amour les nombreuses pièces soumises à l'atmosphère humide, et vérifiant le tambour-chargeur latéral qui donnait à l'arme son air désuet. Lui pourrait « resserrer les boulons » si nécessaire, pour des infractions qui n'exigeaient pas l'intervention du chef. Il faisait office de second du Sergent Pierre. Celui-ci était le seul européen du poste, depuis que son adjoint, un Caporal-chef de la Colo, avait disparu, quelques mois auparavant. En fait, il n'avait pas totalement disparu ; on avait en effet retrouvée sa tête, toujours revêtue de son calot à l'ancre d'Or^v par dérision et défi, fichée sur un pieu non loin des palissades du poste. Son corps avait été brûlé ou laissé aux bêtes, ses vêtements, ses chaussures, ses armes avaient été récupérées par les partisans, aussi mal équipés que leurs opposants du CEFEO^{vi}. Preuve de l'éloignement des gratte-papiers de Hanoi, sinon de l'oubli du poste, le deuxième Français affecté au « piton chinois » n'avait pas été remplacé. Mais le Sergent Pierre était satisfait de sa situation. Ici, il régnait.

A l'arrivée du Caporal Ly Fong, son chef lui demanda l'état des effectifs du jour, les tirailleurs ayant un rythme de présence parfois flou, et rappela qu'aujourd'hui, compte-tenu de l'affluence des gens de plusieurs villages, il fallait une surveillance encore plus attentive du poste. « N'Doï (sergent), c'est moyen mettre sentinelles comme tu dis. Pas problème. » Le Sergent manifesta sa satisfaction d'un signe de tête. Il était accoutumé au *pidgin* de ses subordonnés, lui-même commençant à apprendre leur langue, il mesurait que, sans aucune école ni éducation, les efforts de ces soldats étaient loin d'être ridicules ou risibles. Ainsi, cette sorte de langue vernaculaire était parlée dans toutes les unités à recrutement local.

S'il pouvait donc faire preuve de compréhension, voire de patience, avec sa quarantaine de partisans et la section de tirailleurs, le sergent Pierre n'était toutefois pas un grand sensible. Tout à fait capable d'excellentes analyses, des hommes et des situations, comme des problèmes techniques et tactiques, ce n'était toutefois pas non plus un intellectuel. Il n'était pas homme à trop s'attendrir ni à procrastiner. Il était également courageux et dur, mais assez souple d'esprit pour s'adapter. Ces caractéristiques psychologiques étaient nécessaires dans une telle situation, pour d'abord survivre, puis espérer parvenir à vivre. Seule la symbiose avec l'habitant et ce milieu naturel, si puissant, permettaient de durer, en l'absence de tous les repères habituels de la vie en Métropole. Encore la France relevait-elle péniblement d'une lourde défaite, de quatre années d'occupation et de pillage, d'une guerre portée jusqu'au cœur du Reich, de la destruction de ses infrastructures et du rationnement encore en vigueur. Malgré tout, les Français métropolitains disposaient des services et des avantages d'une société réglée et contrôlée, alors que la vie des postes dans la haute région ressemblait au haut moyen âge européen, avec ses hommes de guerre tenant garnison dans des donjons de fiefs menacés et isolés. Naturellement, la tension permanente due à la menace constante d'un assassinat (le Sergent avait pris l'habitude de transporter son lit de teck sur son dos, pour le changer d'emplacements chaque nuit), d'une embuscade, d'une attaque du poste, l'obligation de toujours paraître et tenir son rang de Chef, l'isolement culturel et affectif et la dégradation sanitaire, pesaient. Normale pour l'habitant, ces conditions de vie faisaient parfois craquer les Métropolitains, surtout issus des villes, qui sombraient alors dans l'alcool et le « cafard » bien connu des Légionnaires, ainsi que le fameux « Mal jaune ».

En fait, le Sergent et son poste étaient là pour rappeler la tutelle française, maintenir un minimum de règles administratives, et réguler la société locale, en principe en harmonie avec l'autorité militaire, l'autorité civile coloniale et l'administration tonkinoise, ce qui n'était pas le cas ici. Les Viets^{vii}, eux, souhaitaient justement détruire cette fragile organisation, déconsidérer l'administration coloniale, empêcher son fonctionnement et éliminer ses représentants, au premier chef les militaires. Une fois cette œuvre d'anéantissement menée à bien, l'organisation politico-administrative VM mettrait en place son propre système social, assurant l'encadrement des populations et le fonctionnement des services, dans le cadre d'un Viet Nam indépendant. Ils se heurtaient en cela à la vie traditionnelle des habitants, animistes, organisés sur un modèle tribal, pratiquant la culture du pavot sur brûlis dans les zones en altitude, et la riziculture immergée dans des rizières en terrasses. Les partisans des postes étaient recrutés parmi les minorités ethniques, Nungs du Nord Tonkin, Thos au Nord du Fleuve Rouge, Muongs au Nord-Annam, Thaïs au Sud du Fleuve Rouge. De la Birmanie à la Chine, une vaste région recouvrant les frontières de plusieurs Etats, appelée Zomia, regroupait ces populations de haute Montagne, qui ont toujours été fragmentées et considérées comme des minorités à réduire par les majorités ethniques. Sur les Hauts Plateaux de la Chaîne annamitique (1600 mètres d'altitude), aux Moïs qui peuplaient l'endroit depuis longtemps, s'ajoutèrent des peuples plus récents, venus du Yunnan, les

Thaïs de la Haute région du Tonkin, les Méos (ou Hmongs, ou Miao, désignés Méos « sauvages » péjorativement par les Annamites) et les Khas au Laos, les Mnongs au Cambodge. Tous ces peuples étaient attachés à leur autonomie et à leurs coutumes, et éprouvaient un antagonisme ancestral à l'encontre du Vietnamien des plaines. Ces populations fournirent par la suite les effectifs des maquis français jusqu'en 1954. Le poste avait été implanté au Nord-Ouest du Vietnam, en pays Thaï, dans la province de Lai Chau, non loin (à vol d'oiseau) de la vallée de Dien Bien Phu et des hauteurs de Son La. La « revue coloniale » au chapitre Indochine, que le sergent Pierre avait lue et relue avant de venir sur place, précisait : « Entourée par la Chine et le Laos, la province est parcourue de hautes montagnes entre le fleuve Rouge et la rivière Da. Elle comprend de nombreuses vallées étroites, des chutes d'eau, des rivières. La population se compose des ethnies Thaï, Hmong, Viêt, Giay, Hà Nhi. On y trouve des forêts, des cultures de riz, maïs, patate douce, coton, indigo, cucurbitacées, haricot sur des champs en terrasse. Il y pousse du thé et du pavot ». La population des Hmongs était semi-nomade et pratiquait la culture du pavot dont on tirait l'opium^{viii}, à cette époque encore commercialisée par une régie, comme le tabac et l'alcool. Après une révolte de cinq ans contre l'administration coloniale (dite « guerre du fou »), elle était désormais un atout contre le Viet Minh dans la région, et la garnison du poste mixait tirailleurs Thaïs et partisans Hmongs. Les Hmongs n'avaient pas d'organisation sociale au-dessus du village et du chef de village. Les Thaïs avaient un système plus développé, mais tous reconnaissaient la position du chef (Xep) français.

Pour se défendre contre la menace du Viet Minh, le poste comprenait un espace délimité par un mur d'enceinte en terre damée et maintenue par des troncs d'aréquier. Le périmètre était hérissé de plusieurs réseaux de bambous durcis au feu appelés « Zéribas », en croisillons, effilés et profondément ancrés dans le sol, qui remplaçaient le fil de ronce barbelé jamais reçu des dépôts du Sud. Trois côtés étaient des falaises suffisamment abruptes pour être des obstacles efficaces, renforçant les plans de feu des blockhaus d'angle. Un fossé de quatre mètres de large formant douve avait été creusé sur le dernier versant, dix mètres avant l'entrée et face à la mitrailleuse. Le minage réglementaire n'avait pas été mis en place, le risque étant trop grand que les enfants qui jouaient tout autour déclenchent un de ces artifices vicieux. De plus, le Sergent était bien conscient que le poste était surveillé et que les plans de pose, et notamment les passages, seraient connus du VM. A l'intérieur du périmètre, une tour d'observation, sorte de derrick en bambou, permettait au regard de porter au-delà, vers la lisière de la jungle. Un bâtiment central en dur (mais non bétonné, seulement formé du même parapet de terre tassée et encagée par des troncs) abritait la mitrailleuse. Une chicane permettait un accès contrôlé, plusieurs blockhaus étant édifiés pour tirer à ras du sol et verrouiller les coins du poste. C'était l'équivalent d'un donjon féodal et il avait les mêmes destinations, à la fois môle défensif, lieu de repos et de casernement, et place d'accueil de sureté pour la population si nécessaire. Car le danger était réel. Les unités Tu Vé (réguliers) du VM n'avaient pas encore été équipées ni formées avec l'aide des Chinois, mais les irréguliers créaient une insécurité permanente. Ils n'étaient qu'une des plaies qui frappaient la région, encore parcourue par les reliquats des troupes du Mikado^x, qui pillaient et tuaient aussi bien paysans locaux et notables vietnamiens que les rares Français à s'aventurer dans les environs. En cas d'attaque, le mur servait de parapet (d'ailleurs étonnement efficace contre les projectiles des armes à feu modernes) aux partisans abrités derrière pour tirer en salve avec leurs vieux fusils Gras^x à un coup, comme sous la Révolution et l'Empire. Certains partisans étaient même armés d'arbalètes traditionnelles. Ce maigre arsenal était renforcé de quelques fusils Mauser Tchang Kaï Tchek^{xi} achetés à une colonne de Chinois du Kuomintang^{xii} regagnant leurs pays après

avoir pillé tout ce qu'ils pouvaient dans l'Indochine Française qu'ils avaient envahis à l'instigation des USA pour désarmer les Japonais, en même temps que les Britanniques au Sud. Seul un commando, constitué par, et autour du Sergent, bénéficiait de quelques armes relativement modernes ; outre des grenades à main Mills et la Thomson, le sombre et fidèle Xob ne se séparait que rarement d'un MP40 allemand^{xiii} ; quelques partisans disposaient de Sten^{xiv}, qui avaient le mérite de ne pas compliquer davantage le casse-tête logistique de cet armement disparate et daté, puisqu'elles chabraient aussi le calibre 9mm. Un fusil mitrailleur BAR^{xv} américain fournissait l'appui-feu minimal pour que le commando puisse tendre ou rompre une embuscade, la Reibel restant systématiquement à poste fixe sur son trépied.

De légères ca-nhas^{xvi} abritaient les partisans, avec des murs en bambous et des toits ronds en feuilles de bambous tressées, semblables à des dos de tortues à la façon Hmong, qui les rendaient étanches à la pluie malgré l'absence de tôle ondulée. Ce petit village voué aux familles des partisans était donc toléré dans l'enceinte, alors que le poste lui-même, juché sur un piton, surveillait un bourg qui s'étalait à ses pieds, formé de pailotes typiques du haut pays thaï ; celles-ci, montées sur pilotis et accessibles par une échelle de bambou, plaçaient les habitants à l'étage supérieur et cochons et volailles à même le sol. Pas d'électricité bien sûr, mais un accès illimité à l'eau courante, grâce à la rivière qui bordait les habitations et permettait l'irrigation des rizières. S'il mangeait avec ses hommes, mesure nécessaire pour s'imposer et les connaître, manifestant de l'intérêt pour eux, et le mettant à l'abri d'un empoisonnement, le Sergent bénéficiait d'un « quartier » avec des murs en terre et un toit en bambous. C'était aussi, son hôtel de ville (sans ville), son tribunal, sa salle de réception, et souvent, le dispensaire. Comme de nombreux postes, celui-ci servait de « sonnette » pour un poste plus important, commandé par un Adjudant et avec une petite garnison française, qui dépendait lui-même d'un poste dirigé par un officier, avec des effectifs et des moyens plus conséquents, quoique limités. Mais le réseau s'étendait sur une très vaste zone, avec un nombre insuffisant de personnels, et les autres positions demeuraient très éloignées.

Isolé, le piton chinois l'était certainement, et même coupé de la civilisation, de l'administration, française comme tonkinoise, si loin au Sud. Car le relief avait interdit la construction d'une piste, *a fortiori* d'une route, et le poste n'était ravitaillé, très rarement, que par parachutage par avion Ju-52^{xvii} dans une clairière proche. Aller chercher les conteneurs présentait un grand risque de tomber sur des irréguliers VM qui avaient, eux aussi, repéré les parachutes. C'est ce qui était arrivé à l'adjoint du Sergent Pierre. Parfois, un convoi routier s'écartait de la rame parcourant la route coloniale N° 4 Langson-Cao bang^{xviii}, escortée par un blindé, half-track M3 ou automitrailleuse M8, qui avaient fait la guerre en France, ou une Coventry laissée par les Britanniques lorsqu'ils avaient quitté l'Indochine Française après la reddition des Japonais. Ces convois comportaient aussi bien des véhicules civils que militaires, bus chinois, voitures Renault ou Citroën de particuliers aisés, vieux camions Renault, Opel Blitz saisis sur la Wehrmacht, et GMC^{xix} américains usés jusqu'à la corde. En cette fin des années 40, les USA, dans leur politique anticolonialiste, n'avaient pas encore décidé d'aider les forces de l'Union française en fournissant du matériel dans un effort de *containment* du communisme. Prendre la route était devenue une décision hardie et périlleuse, car les embuscades étaient systématiques, les obstructions de route épuisant hommes et machines, avant que des attaques bien montées ne se soldent par des véhicules incendiés, des personnels tués ou enlevés ; mais le Sergent Pierre était un fantassin, et comme ses supplétifs et partisans il arpentait les pistes et sentiers pieds nus en accrochant le sol avec le gros orteil, à la manière locale, en short, avec un treillis rapiécé,

un tour de cou en soie de parachute et un chapeau de brousse informe. Dans la jungle les sandales taillées dans des vieux pneumatiques, identiques à celles des Viets étaient utilisés.

Lorsqu'une *jeep* ou un *command car* aventureux parvenait à proximité, ses passagers déchargeaient parfois, les fonds (plutôt faibles) en piastres destinés à la paie des tirailleurs et partisans, des documents émanant du commandement de la subdivision territoriale, des boîtes de munitions et du matériel médical. Il se trouvait parfois aussi une lettre ou un colis postal ; le Sergent était marié, mais le lien avec la Métropole était tenu, pour le moins. Souvent, aucune liaison n'existait, autre que le lien immatériel de la radio, un poste SRC 284 alimenté par un générateur à manivelle GN actionné par un tirailleur. Une longue antenne filaire était nécessaire, mais la portée restait limitée, quoique la position en hauteur du piton aidât un peu. En jouant sur la longueur du câble d'antenne, il devenait possible d'accrocher certaines fréquences civiles, mais le rythme de diffusion des nouvelles restait lent. Dans le poste, il n'y avait naturellement aucune presse, hormis les journaux apportés lors des ravitaillements en sacs de riz et de sel, plus divers équipements. Etant non fumeur, le Sergent avait passé un accord et son allocation mensuelle en tabac et cigarettes lui servait à se faire envoyer revues et journaux par les équipages de l'armée de l'air qui parachutaient les colis. Ainsi pouvait-il enrichir les livraisons de « La caravelle » et de « combattant d'Indochine », revues publiées par les Armées, d'exemplaires de « Science et vie », « la revue d'histoire des colonies » et d'autres revues comme « Life », disponible à Saïgon. Le temps n'était pas encore venu pour le CEFEO de faire la une de « Match », mais l'illustré était également apprécié. Plus, en tous cas, que « Tin tuc Hnag Ngay » (chronique de tous les jours) et « Nun y Dan (la volonté du peuple) revues destinées particulièrement aux partisans, alors que ceux-ci ne savaient pas lire, leur culture ignorant l'écriture, y compris l'alphabet chữ quốc ngữ créé par un Jésuite^{xx} pour écrire l'annamite, devenu vietnamien. Dans sa cantine de fer rouillé, étaient enfermés des livres, moult fois relus (« The man who would be king » (l'homme qui voulut être roi) de Rudyard Kipling, « Heart of darkness » (au cœur des ténèbres) de Joseph Conrad, « Seven Pillars of Wisdom: A Triumph » (les sept piliers de la sagesse) de Thomas Edward Lawrence, « histoire du royaume du Tonkin » d'Alexandre de Rhodes, le « petit livre rouge » de Mao Tsé Toung, « Histoire de la conquête de l'Indochine » de Tomazi », « La guerre des Gaules » de J. César...). Trésor peu renouvelé, le papier étant lourd à transporter et trop vulnérable à l'humidité du climat pour favoriser la constitution d'une bibliothèque. Les loisirs, comme le cinéma étaient organisés dans certains postes, mais le piton était trop à l'écart. La radio, à cette ère où le *transistor* n'existait pas encore, était tributaire de gros postes à lampes et avant l'invention du *pick up*, la musique passait par un gramophone à manivelle qui n'avait souvent qu'un seul disque. De plus, la lumière artificielle était réservée à des occasions particulières. Faute de stockage de carburant et de véhicules, il n'y avait pas de générateur ; l'idée était bien venue d'employer la rivière, mais l'exposition des lieux à une attaque surprise et la faiblesse du courant avaient mis un terme à cette tentative ; les lampes tempête étaient donc d'emploi courant, les bougies n'étant pas tellement conseillées dans cet environnement végétal inflammable. Des lampes US TL 122 étaient disponibles mais leurs piles supportaient mal le climat. Aussi, les patrouilles se faisaient-elles en comptant sur la vision nocturne (« eyeball Mk 1 » comme disaient les Anglo-saxons qui avaient formés les commandos Jedburgh et Gaur^{xxi} largués sur l'Indochine sous le joug nippon), la lumière de la lune, l'odorat et l'ouïe, qui donnaient d'ailleurs d'étonnement bons résultats. Mais à la base, pas question de bouquiner pendant la nuit.

Cependant, malgré ces nombreuses limitations et difficultés de vie quotidienne, lorsqu'un équipage avait victorieusement affronté toutes les difficultés pour s'arrêter au

poste, et ce ne pouvait être que de jour, car tout mouvement nocturne s'apparentait à un suicide, il était toujours bien reçu ; le Sergent tenait son rôle de seigneur local, il invitait les tringlots, cavaliers, légionnaires ou marsouins dans son « bureau » et leur offrait la sacro-sainte anisette, un pastis « Asianis, comme à Marseille ». Lui ne buvait pas, c'était un mal colonial qui avait causé la perte de trop de postes. Il était un athlète, issu du bataillon de Joinville^{xxii}, sec comme un coup de trique, aussi endurant que ses partisans, jamais ivre, ni relâché, abstraction faite de la tenue adaptée, évidemment. C'était son obligation de Chef et son tempérament ascétique s'en accommodait bien. L'hospitalité du poste comprenait aussi la chère, à la mode locale. La viande séchée est une spécialité des régions du nord au Vietnam, en particulier la viande de buffle. D'abord, on la marine avec les légumes, puis elle est accrochée au coin de la cuisine, lui donnant son goût caractéristique de fumée de la cuisine. Avec l'aide du chef du village Thaï, Quàng Van Hac, lors des jours de fête, on pratiquait la recette du khau cam: le riz en cinq couleurs (blanc, vert, rouge, violet et le jaune) servi dans des fleurs de bananier, accompagné de toute sorte de grillades, de bœuf, de buffle, de poule ou de poisson, relevées de piment, ail, gingembre et de poivre mac khen. L'alcool de riz choux pouvait être servi, mais le maître des lieux veillait à limiter les quantités. Il proscrivait aussi toute consommation tirée des alambics suspects de lulu la Nantaise à Bien Hoa. Naturellement, il faisait surveiller le cuisinier, où qu'il consommât ; en effet, des bambous pilés et saupoudrés dans les mets étaient indécélables, mais causaient une mort certaine et atrocement douloureuse, par lacération interne des intestins. Et plus d'un occidental naïf y avait laissé la vie. Lorsque les invités repartaient, ils ne retrouvaient pas toujours la civilisation ; si une embuscade les attendait sur la piste en latérite, sans la protection d'une arme automatique et de blindage, leur chance de survie était très réduite. Ils repartaient avec le compte-rendu adressé au capitaine de région. Mais, la possibilité d'une capture du courrier par le VM n'étant pas négligeable, le Sergent Pierre se méfiait des informations qu'il portait sur le papier, le Dich Van^{xxiii} ayant déjà récupéré et exploité des documents pris sur des morts et prisonniers français, à l'issue d'embuscades réussies.

Il arrivait aussi d'autres étrangers au village. Chaque semaine, comme aujourd'hui, un jour de marché permettait des échanges, la vente d'animaux d'élevage, de buffles, de produits de la chasse et de la culture. On trouvait également des étoffes et des bijoux en argent, spécialité des Taïs, les hommes portaient leur tenue traditionnelle et les femmes l'Ao com, chemisier avec ses lignes de boutons en forme de papillon, une ceinture ornée et une longue jupe. C'était aussi, sans le dire ouvertement, l'occasion de fréquenter des personnes d'autres communautés, dans le but de mettre au point des mariages, au terme de danses traditionnelles « mua xoe », « mua sap », ou « mua quat ». Le Sergent était le seul représentant de la République Française dans ce qui était encore un Protectorat^{xxiv}. Aussi, les mariages civils devaient-ils être enregistrés et célébrés au poste. Les mariages traditionnels se faisaient évidemment, comme de toute éternité, dans les villages. Chez les Thaï, le rite nuptial implique que le marié passe une longue période chez sa promise, avant que celle-ci ne l'accompagne chez lui. Les mésalliances étaient proscrites jusqu'en 1945, entre membres du mandarinat et paysans. Chez les Hmongs, la pratique était celle du rapt « Cướp vợ » (Voler sa femme) organisé par le futur et sa famille, suivi d'une compensation au bénéfice de la famille de la jeune fille. Le mariage était précoce, à 13/14 ans. Une des manières institutionnalisées de faire la cour étant de chanter en chœur, ou de se lancer une balle entre garçons et filles de villages différents. Bien souvent, les mariages étaient arrangés entre familles. Heureusement tout était organisé en amont entre familles et le Sergent ne s'en mêlait pas. Pour présider, il revêtait une tenue plus formelle, avec son bonnet de police de tradition, une chemise beige, un pantalon camouflé de treillis anglais dit

« peau de saucisson » et des chaussures (brodequins ou pataugas). Il réglait les séparations également. Souvent délicates à cause des intérêts en jeu, financiers ou plus souvent liés au bétail et aux terres. C'était donc un juge de paix, qui devait également résoudre les conflits fréquents, parfois violents comme souvent dans le monde rural. Il recensait également les nouveaux nés, de sa belle écriture à la plume sergent-major, qu'il avait acquise à l'école communale. Cependant il n'avait aucune qualité religieuse, les habitants du cru étant en majorité animiste et le clergé catholique plutôt anti-français à cette époque. Ses ouailles se partageaient entre catholiques, animistes et polythéistes, tous sacrifiant au culte des ancêtres. La fréquentation du poste et de ces « institutions », et la détention des documents administratifs français pouvaient valoir des ennuis face à un Can Bo^{xxv} trop rigide, pour les habitants des autres villages. Pris entre le marteau et l'enclume, beaucoup, notamment parmi les Tai « noirs », se tenaient néanmoins du côté français, notamment dans la région, où les minorités n'aimaient pas les Annamites, conflit ancestral entre la Montagne et le Delta, même les Tonkinois, pourtant du Nord. En théorie, le Sergent aurait dû être en mesure d'accueillir les autorités civiles, mais celles-ci, comme les notables indigènes ou coloniaux, ne venaient jamais voir le piton, l'attaque et les pertes subies par le convoi de Dalat, pris en embuscade par 700 viets sur 7 kilomètres de la route coloniale^{xxvi} exerçant un effet durablement dissuasif. Le chef du poste se devait d'assister aux fêtes qui rythmaient la vie des paysans, et il était astreint à un tour des cantons. Avec son groupe de commandos et son garde du corps, il laissait le poste et un effectif suffisant et prenait la piste, carabine US en travers des épaules, sans liaison radio, adoptant les mêmes techniques discrètes que le VM. Se déplaçant dans les différents cantons, il présidait des réunions en présence des chefs de secteurs et de villages. Cela permettait de tenir le milieu, sur le modèle du quadrillage territorial de la gendarmerie en France, les problèmes de sécurité, la recherche de Renseignement, les questions éventuelles de droits de douane et les besoins et doléances des notables locaux étaient abordées à cette occasion.

A ce rôle d'officier d'Etat-civil, d'officier de police, de juge de paix, de représentant de l'autorité, s'ajoutait celui de dispensaire. Avec une formation rudimentaire et de faibles moyens, le Sergent pouvait toutefois dispenser une aide minimale, imposer des règles d'hygiène, surveiller les épidémies, fournir quelques médicaments, quitte à demander un parachutage par radio. La localisation du poste posait problème pour les blessés ou malades nécessitant un véritable traitement médical ; faute de piste, le transport était quasi impossible et ils décédaient généralement sur place. Sans parler des blessures au combat, le poste pouvait remettre en place un membre ou poser une attelle, mais une appendicite ou le paludisme étaient des risques mortels. Les affections dentaires étaient également un vrai problème, traité par l'herboristerie (les femmes connaissaient et récoltaient les herbes médicinales, objet de vente à l'extérieur). Le poste manquait également de toute capacité éducative ; cela ne dérangeait guère les adultes et les enfants grandissaient comme ils l'avaient toujours fait. C'était toutefois un manque regrettable, mais qui l'était pour toute l'Indochine, l'effort d'alphabétisation ayant peu progressé hors des centres urbains.

Il eût fallu cumuler toutes ces fonctions avec celle de collecteur d'impôts. Mais, outre que le gouverneur était bien trop éloigné, et que les risques de la collecte étaient très élevés, puisqu'il fallait parcourir les villages alentour avec une faible escorte pour ne pas dégarnir le poste, le Sergent Pierre avait décidé de respecter la tradition en prélevant en nature (et raisonnablement, les réquisitions et perceptions générant fréquemment des rejets conduisant à la révolte) des moyens de subsistance pour lui et sa troupe. Cette sage décision tenait compte du fait que dans certains des villages alentour, qui dépendaient du poste, les habitants n'avaient même jamais vu un billet de piastre de leur vie, les monnaies

métalliques, seules à inspirer confiance, étant peu employées au sein du corps expéditionnaire. Dans son poste c'était différent, car les tirailleurs étaient payés dix piastres par jour (soit le prix d'une bouteille de bière locale), mais ils avaient peu d'occasion de dépenser cette manne, si ce n'est pour améliorer leur ordinaire. Plutôt que l'Intendance militaire, décidément lointaine, les marchés, comme celui du jour, permettaient d'acheter directement le riz gluant, des mangues et bananes et des poissons pêchés dans les rachs^{xxvii}. En matière de pêche, la grenade offensive permettait de récupérer des silures, assommés et vessie natatoire éclatée par l'onde de choc sous l'eau. La volaille et les cochons étaient élevés sur place, la chasse permettant parfois de ramener un sanglier.

Il fallait toutefois être prudent, car outre le risque de tomber sur quelques Bo Doïs^{xxviii} en embuscade, les pistes et la jungle recelaient leurs pièges redoutables : Modernes, comme des mines de fabrication locales et indétectables car confectionnées avec du bois, ou des « pièges à con » (comme l'explosif dissimulé dans une statue de Bouddha, qui explosa lorsqu'un tirailleur lui caressa la tête, dans le geste traditionnel pour porter chance), ils pouvaient être préhistoriques. On pouvait ainsi tomber dans une fosse à tigre dont le sol était hérissé de tiges de bambous acérées, ou marcher sur une planche posée au sol et dont une tige de métal placée verticalement pouvait transpercer même les épaisses semelles des bottes militaires. Mais les déplacements étaient une nécessité, pour « aérer » le poste pour ne pas sombrer dans le syndrome dépressif de la forteresse assiégée, et pour maintenir le contact et la présence dans toute la zone, voire, avec un peu chance, faire tomber les Bo Doïs dans le même genre d'embuscade qu'eux même dressaient. Enfin, les sangsues tombaient d'en haut des arbres sur la tête et les épaules, ou rentraient dans les chaussures par les œilletons des lacets, des fourmis rouges et des scolopendres abondaient dans la jungle, ainsi que des tiques qui transmettaient le typhus de brousse, plus dangereux pour les Européens que pour les locaux. La piqûre des scorpions causait une douleur mais n'étaient pas réellement dangereuse pour l'Homme. Les amibes étaient omniprésentes dans l'eau et pouvaient attaquer les intestins et surtout le foie. Pour parachever le tout, l'humidité chaude affectait la peau et les chairs et la « bourbouille » mettait à vif toutes les parties du corps soumises au frottement, de la toile épaisse des uniformes, des ceinturons, des brelages^{xxix}, des bretelles de sacs à dos. Sortir en jungle n'était donc nullement une activité de loisir ni une partie de plaisir ! La région n'était pas uniquement recouverte de jungle, des pistes desservaient les parties plus montagneuses et ouvertes. Mais dans ce cas, il fallait se méfier des observateurs possibles.

Hormis les dangers des déplacements, l'alimentation n'était donc pas en soi un vrai problème, les conditions sanitaires étaient davantage préoccupantes. Le paludisme était la première grande cause de maladie, tant pour les locaux que les Blancs. Avec les mouches et les taons, les moustiques étaient nombreux l'été, les moustiquaires peu pratiques, le *repellent* ^{xxx}américain efficace un temps limité (mais avec l'avantage d'effacer l'odeur de Blanc^{xxxi} qui faisaient aboyer les chiens de très loin, lors des progressions). L'indispensable quinine n'était pas disponible partout ; au poste, elle était en quantité trop réduites pour la prise régulière nécessaire à son efficacité. Le climat, tropical, n'était pas particulièrement clément non plus, avec une saison sèche et une saison pluviale qui commence de mai à septembre, avec une température élevée (25 à 35°C) et un fort taux d'humidité. La saison sèche, de novembre à mars connaît un temps froid (4 à 5°C) et sec.

Pourtant, pendant ses années au piton chinois, le sergent ne regretta jamais son affectation. Etre son propre maître, régner sur un fief multipliant les paysages extraordinaires et les découvertes, assister aux fêtes où les jeunes filles portaient leurs plus beaux vêtements Ac Ao de brocard chatoyant richement brodés selon la tradition locale, commander des guerriers farouches, voir les récoltes fructueuses se succéder et les familles se multiplier, tout cela valait bien le risque, la solitude, l'absence de la civilisation européenne, avec ses lois, ses règles, ses cadastres et ses impôts. A la fin de son séjour, il avait rempli. La perspective de devenir sergent de semaine dans un quelconque régiment de Métropole qui jouerait à la guerre contre le parti rouge en Centre-Europe ne le motivait pas. Et en Indo, tout continuait. Pendant presque une décennie, tout continua. Puis, pas très loin de son ancien piton, ce fut la chute du camp retranché de Dien Bien Phu. Pierre était à cette époque membre du maquis Colibri, qui avait été mobilisé en vain pour soulager le Groupe Opérationnel Nord-Ouest. Il était un survivant. Certains étaient restés avec leurs partisans, progressivement traqués et exterminés, envoyant des messages radio désespérés à l'Armée française qui se retirait en deçà du 17^{ème} parallèle. Certains restèrent même pendant la guerre américaine, et les *Montagnards* furent utilisés par l'US Army comme ils l'avaient été par les Français. A la fin, ils devinrent réfugiés en France et aux USA, chassés, liquidés, ou finalement déportés et assimilés à la République populaire du Viet Nam. Dans les fourgons de l'Armée populaire nationale du Viet Nam, vinrent de nouveaux habitants de l'ethnie majoritaire Kinh, des écoles, des hôpitaux. Bien sûr, apparurent les collecteurs d'impôts, les administrateurs de province, qui tous s'employèrent à réguler, pacifier, normaliser les peuples de la haute région qui ne purent éviter de passer dans ce creuset. Ils sont aujourd'hui un atout touristique, attirant les étrangers férus de trekking et d'exotisme.

Quant au Sergent Pierre, survivant dans l'âme, il quitta l'Indochine et l'Armée. Rentré en Métropole, il lui fallut trouver un travail rémunéré en fonction d'un taux horaire, avec des responsables et un chef de service. Il vécut dans un appartement, puis une maison, payée mensuellement sur emprunt. Comme tous les bénéficiaires des Trente glorieuses, il avait une voiture, qu'il conduisait dans le respect du Code de la Route. Survivant dans l'âme, il regarda passer les dix années de l'affaire algérienne, sans se rengager, sans plus connaître l'exaltation d'un commandement suivi de la terrible frustration d'un abandon. Survivant dans l'âme, il avait continué à s'entretenir physiquement et, à quatre-vingt ans passé, était toujours en bonne forme. Survivant dans l'âme, il avait même nargué le cancer, qui avait emporté sa seconde compagne, et il bénéficiait de prestations sociales relativement confortables. Il avait survécu. Il était revenu à la civilisation, à l'Etat organisé. En regardant le maigre jet tiède et domestiqué qui coulait des robinets du lavabo blanc au-dessus duquel il se rasait tous les jours, il songeait à l'eau claire et jaillissant puissamment, aux multiples végétaux multicolores qui poussaient tout autour de la berge, au bruit des oiseaux de jungle, à la sensation du vent qui parfois soufflait hors du bouclier végétal, lorsqu'il était accroupi, à la manière locale, contemplant les paysans qui aiguillonnaient leurs buffles dans les rizières en terrasses, sous le soleil que ne voilaient pas les volutes de brumes accrochées aux sommets des pitons avoisinant. Il avait survécu, il était un survivant. Il n'était pas de ceux qui languissent et gémissent devant l'inévitable. Mais il aurait donné tout le confort du Monde, toute la civilisation, pour retrouver la jeunesse et la liberté de ces années, là-bas, en Orient extrême...

ⁱ Troupes aéroportées. Mêmes les unités non parachutistes portaient plutôt des équipements en toile de coton, moins sensibles à l'humidité que le cuir.

ⁱⁱ 11,43 mm et .45 ACP sont synonymes

ⁱⁱⁱ Pistolet-mitrailleur

^{iv} Carabine US model M1 en calibre 7,62x33, arme légère confiée aux personnels ne pouvant s'encombrer du fusil classique

^v Les troupes coloniales portent une ancre encablée à l'inverse des marins de la Royale.

^{vi} Corps expéditionnaire Français en Extrême Orient, qui est venu renforcer les forces locales en 1946

^{vii} Considérés ici comme le Viet Mihn et non la population vietnamienne

^{viii} Après le retrait de la ferme accordé à des chinois au profit d'une régie directe, et la cessation de l'importation du Yunnan, l'opium fumé en Indochine venait cependant majoritairement d'Inde.

^{ix} L'empereur du Japon, Hiro Hito

^x Fusil réglementaire français de 1874, à cartouche de 11mm à poudre noire

^{xi} Fusils allemands Mauser de l'armée chinoise, du nom du chef nationaliste en lutte contre les Communistes

^{xii} Régime républicain nationaliste chinois ayant remplacé l'Empire et en lutte contre les Japonais, puis les communistes chinois, réfugié sur l'île de Taiwan depuis 1949. L'occupation chinoise de huit mois a coûté 425 millions de piastres au budget de l'Indochine, déjà miné par les trafics sur la monnaie et l'opium et les pillages japonais ainsi que les actions du VM (plantations d'hévéa notamment)

^{xiii} Pistolet-mitrailleur allemand modèle 1940 de la Wehrmacht et réutilisé par les Français, calibre 9mm

^{xiv} Pistolet-mitrailleur britannique largement parachuté aux résistants français et conservé après la seconde guerre mondiale, calibre 9mm

^{xv} Browning automatic rifle, fusil mitrailleur de 1918 en service dans l'Armée US et les FFL puis l'armée française jusque dans les années 60, cal 30-06

^{xvi} Paillottes vietnamiennes

^{xvii} Avion de transport trimoteur allemand Junker 52 capturé sur la Luftwaffe et employé par l'Armée de l'air

^{xviii} L'Indochine comprenait des routes coloniales, ou routes nationales, nécessaires aux communications internes puis à la logistique des troupes. Propice aux embuscades, la RC4 fut en 1950 le théâtre d'un désastre pour le corps expéditionnaire qui perdit 7 000 hommes en quittant les postes de Cao Bang et Lang Son à la frontière chinoise. Le groupe Mobile 100 fut aussi l'objet d'une embuscade géante sur la RC 19 en 1954.

^{xix} General motor company, société fabriquant les camions militaires employés par l'Armée US et l'armée française, certains jusqu'en 1970

^{xx} Le père Alexandre de Rhodes au XVII^{ème} siècle

^{xxi} Jedburgh : commando de trois hommes associant Britanniques et Français, destinés à coordonner l'action des maquis contre les forces de l'Axe. Il y eut une force 136 de Jedburghs anglais en Extrême Orient. Nombre de Français passés par l'école du SOE et des commandos ont servis en Indochine, parachutés en territoire occupé. Gaur, du nom du buffle d'eau, unité de commandos parachutés en Indochine occupée par les Japonais pour préparer le débarquement du CEFEO. Les commandos ont bénéficié de l'aide britannique, à l'inverse, l'OSS américain, future CIA, aidait le Viet Mihn, selon la volonté anticoloniale US qui ne cessa qu'avec l'accession au pouvoir de Mao en 1949 et la guerre de Corée en 1950.

^{xxii} Unité de l'armée française regroupant les sportifs de haut niveau et formant les moniteurs militaires

^{xxiii} Service de renseignement du Viet Mihn

^{xxiv} L'Indochine française comprenait les protectorats du Cambodge, du Laos, de l'Annam et du Tonkin et la Colonie de Cochinchine. Le futur Vietnam de l'époque était lui-même divisé entre trois entités administratives différentes : Tonkin au nord, Annam au centre, et Cochinchine au Sud.

^{xxv} Cadre du Viet Mihn, sorte de commissaire politique

^{xxvi} 69 véhicules détruits dont 45 de civils, 80 morts et 40 blessés civils, 25 militaires tués, dont le Colonel commandant la fameuse 13^{ème} DBLE, qui était en permission, et 15 blessés, 640 otages civils

^{xxvii} Ruisseaux ou petites rivières

^{xxviii} Bội đội soldat régulier du Viet Mihn, Estimés à 60 000 à l'époque du récit, ils deviendront une armée nationale vietnamienne bien formée et équipée, et bien commandée, composée de soldats rustiques, courageux et disciplinés, fortement motivés. D'emblée le VM s'est posé comme un Etat et non un mouvement, avec des ministères et une politique de gestion des territoires libérés

^{xxix} Le matériel de combat et accroché au ceinturon et des bretelles compensent le poids en le répartissant sur les épaules. Le terme de brélage fait référence aux sangles d'arrimages sur les bâtts de mulets, ou brèles.

^{xxx} Huile anti-insecte dont il faut s'enduire, beaucoup plus puissante que la citronnelle

^{xxxi} Terme d'époque